

UNE HISTOIRE DES MIRACLES

Du Moyen Âge à nos jours

DU MÊME AUTEUR

Un signe dans le ciel
Les apparitions de la Vierge
avec Philippe Boutry
Grasset, 1997

Édith Stein, philosophe crucifiée
Presses de la Renaissance, 1998 ; rééd., 2002

Thérèse Neumann ou le paradoxe de la sainteté
Éditions du Rocher, 1999

Faussaires de Dieu
Presses de la Renaissance, 2000 ; rééd., 2007

Padre Pio
Des foudres du Saint-Office à la splendeur de la vérité
Presses de la Renaissance, 2002

Quand la Gestapo traquait les apparitions
CLD, 2003

Lucrece Borgia
Presses de la Renaissance, 2004

Le Printemps de Dieu
Les saints de la génération Jean-Paul II
CLD, 2005

Anne-Catherine Emmerick
Celle qui partagea la Passion de Jésus
Presses de la Renaissance, 2005

Anne-Catherine Emmerick, *La Passion*
Présentation et traduction
Presses de la Renaissance, 2005

Anne-Catherine Emmerick, *La Vie de la Vierge Marie*
Présentation et traduction
Presses de la Renaissance, 2006

Ces dix jours qui ont fait Medj'
CLD, 2007

Anne-Marie Martel, pionnière de la nouvelle évangélisation
CLD, 2008

JOACHIM BOUFLET

UNE HISTOIRE
DES MIRACLES

Du Moyen Âge à nos jours

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN : 978-2-02-096016-8

© Éditions du Seuil, septembre 2008.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Pour Pascal Soulat

Avant-propos

« Ce qu'il y a de plus incroyable dans les miracles,
c'est qu'ils arrivent. »

Gilbert Keith CHESTERTON.

En ce début du XXI^e siècle, nous vivons dans un monde merveilleux : tout n'y est-il pas miracle ? On parle en effet de miracle économique, de miracle de l'informatique, voire – paradoxe – de miracle de la science, de la technique, de la médecine. Et, si l'on en croit les médias, il se produit chaque jour des miracles : Untel n'a-t-il pas évité « miraculeusement » un accident, n'est-ce pas « par miracle » qu'il n'y a guère eu plus de victimes dans tel cataclysme naturel ? En réalité, l'abus du terme vient de ce qu'on l'a vidé de sa signification en évacuant ce qui fait sa nature même : sa causalité divine ou, plus généralement, son insertion dans un contexte religieux. Ce que M^{gr} Perrier, évêque de Tarbes et de Lourdes, déplorait dans une intervention largement reprise depuis :

Dans la langue populaire d'aujourd'hui, le « miracle » n'a plus rien à voir avec son origine évangélique. Le mot est revenu à son sens étymologique et désigne seulement un phénomène exceptionnel. Par exemple, lorsqu'un sportif ou un candidat partait battu et que finalement il l'emporte, on crie au « miracle ». De même pour le redressement inattendu de l'économie allemande ou de l'économie japonaise

après la guerre. Le miracle est réduit au scoop : il n'est donc pas étonnant que la presse en raffole. Mais nous ne sommes pas sur la route du miracle évangélique¹.

Ce galvaudage du terme n'est pas une nouveauté. Dans le *Thresor de la langue françoise* – un des premiers dictionnaires, paru en 1606 –, Jean Nicot donne cette définition du miracle :

Un cas, lequel advenu ravit en admiration ceux qui le voyent ou en oyent le recit, pour en estre la cause du tout, et purement divine, et non des naturelles. Ainsi dit-on, Jesus Christ, les Saints et Saintes avoir fait de grands miracles.

Telle est l'acception classique du terme : le miracle (en latin *miraculum*, « prodige », à partir de la racine *mirari*, « s'émerveiller ») est un fait que l'on voit et dont on s'émerveille, qui a une cause purement divine et non naturelle, donc une cause surnaturelle, en référence à l'Évangile. Mais tout aussitôt l'auteur poursuit :

On dit aussi miracle ce qui advient à un outre sa coutume, et contre son naturel. Mais c'est par abusion du mot, comme si un menteur ordinaire dit une verité, on dit que c'est miracle, et si un sac à vin vient à boire de l'eau, on dit aussi que c'est miracle, par ce que l'effect et energie du mot demeure en tels cas, d'autant qu'on s'esmerveille quand un menteur dit verité, et quand un yvrongne boit de l'eau.

Déjà, donc, le mot « miracle » est employé « par abusion », indépendamment de toute connotation religieuse, et un demi-siècle plus tard M^{me} de Sévigné, par exemple, usera dans sa correspondance du terme et de ses dérivés – l'adjectif « miraculeux », l'adverbe « miraculeusement » –

1. *Lourdes Magazine*, n° 142, avril-mai 2006.

pour qualifier les incidents de la vie courante présentant un caractère insolite, étonnant. Dès lors et jusqu'à nos jours, « miraculeux », « prodigieux » et même « inouï », « extraordinaire » sont devenus des termes interchangeables : présentement, le miracle se décline sur tous les registres.

Qu'en est-il alors du vrai miracle, qui se réfère à ceux de Jésus dans les Évangiles ? Existe-t-il réellement ou bien n'aura-t-il été qu'un fait historique, voire sociologique, certes exceptionnel mais parfaitement explicable par les lois de la nature qu'ignoraient nos ancêtres, et qui aujourd'hui doit être relu dans la perspective du progrès scientifique et en fonction des mentalités de notre XXI^e siècle débutant ? Peut-être la banalisation du terme répond-elle à une réalité fort simple, à savoir que ce que nous avons cru longtemps être des miracles doit être tenu pour illusion ou erreur de perspective : les mots perdant leur sens, par là disparaissent les objets qu'ils énonçaient, phénomène n'épargnant guère une culture chrétienne édulcorée, quand elle n'est simplement pas ignorée. À présent, nous voici dans une période où l'homme, aspirant au surnaturel mais déçu ou déconcerté par les exigences de la quête intérieure, cède d'autant plus facilement aux sirènes du merveilleux et, en fin de compte, voit des miracles partout pour éviter de n'en voir nulle part.

Vous avez dit miracle ?

Face au miracle, le monde est d'abord incrédule. Puis, s'il doit se rendre à l'évidence, il parle de chance ou de hasard, ou d'un concours de circonstances : n'importe quelle tentative d'explication est valable, qui permet de réinsérer le fait miraculeux dans une grille de lecture cohérente, rationnelle, n'impliquant ni surprise ni questionnement. Toute différente est l'attitude du croyant, car il sait à quoi s'en tenir : considérant le miracle comme une œuvre de Dieu, un *opus Dei*, il évite d'emblée les vaines questions, ne se souciant ni de prouver que le miracle est inexplicable, ni de lui trouver une explication. Il n'entend nullement que l'action divine soit aussi irrationnelle et incompréhensible que possible, qu'elle soit plus merveilleuse que miraculeuse, mais cherche seulement à appréhender la valeur religieuse de l'événement. Telle est en effet la différence d'interprétation entre l'incrédule et le croyant : l'incrédule, aurait-il la foi, se place uniquement sur le plan de la logique, de la raison, alors que le croyant s'élève au seul niveau de la foi. Une foi saine qui n'exclut ni logique ni raison, mais qui les ordonne à leur objet : la connaissance de la vérité. Ainsi, le miracle ne s'inscrit pas dans l'opposition foi/raison :

Si, faisant œuvre de science, [le croyant] tente l'explication du miracle, c'est-à-dire s'il recherche les conditions dans lesquelles Dieu a agi, ses études doivent réussir, parce que Dieu n'a violé aucune loi [de la nature]. Mais l'explication possible d'un miracle n'ôte rien de sa valeur

aux yeux du croyant. Quand même il serait prouvé qu'un raz de marée repoussa les eaux de la mer Rouge, la foi du chrétien n'en serait pas ébranlée. Il devra au contraire bénir Dieu de lui enlever un souci rationnel, d'ailleurs légitime, en lui permettant de comprendre son action. La valeur religieuse du miracle demeurera toujours : Dieu est intervenu pour sauver Israël de la maison de servitude¹.

Plus on approfondit la question, plus on s'aperçoit que la réticence (quand ce n'est pas une véritable allergie) au miracle vient de ce que précisément on le fait dériver du surnaturel et de l'ordre de la foi raisonnable vers le merveilleux irrationnel, en en présentant la caricature : une transgression des lois de la nature, comme par un coup de baguette magique. Or le miracle n'est pas cela :

Il réalise au contraire la vocation la plus fondamentale de l'univers, qui est d'exprimer Dieu en laissant transparaître « la lumière de son visage » et en suggérant par là même un ordre cosmique où l'on passerait de quelque chose à quelqu'un².

Cela n'empêche pas beaucoup de théologiens, comme le souligne le bibliste argentin Ariel Álvarez Valdez, de s'en tenir à cette « définition quasi officielle : il s'agit de tout fait où se trouvent suspendues les lois naturelles ». Or le miracle n'est pas uniquement cela :

[Il] ne doit pas être envisagé comme une action fantaisiste et capricieuse de Dieu, mais comme une action surnaturelle de Dieu s'insérant dans l'ordre naturel. Le miracle n'est jamais une violation des lois naturelles : il demeure toujours conforme à quelque loi et n'est pas inexplicable en soi. Il

1. Henry Leenhardt, « Miracle », in André Westphal (dir.), *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Valence-sur-Rhône, 1973, t. II, p. 168.

2. Maurice Zundel, *Quel homme et quel Dieu ?*, Saint-Maurice, Éd. Saint-Augustin, 1995, p. 192.

semble à tort qu'un miracle explicable n'est plus un miracle. Cependant, nous savons que plusieurs miracles de la Bible ont reçu une explication satisfaisante : pourquoi cesserions-nous de ce fait de voir en eux des miracles¹ ?

Évoquant les miracles bibliques de séparation des eaux du Jourdain, le sulpicien Albert Farges l'illustre de façon lumineuse :

Parce que le Jourdain, en un lieu mémorable, serait remonté du côté de sa source, la loi de la pesanteur n'a pas été supprimée pour cela, et l'univers entier n'en a pas été plus troublé que par certains travaux de nos ingénieurs hydrographes qui dévient les eaux en perçant l'isthme de Suez ou de Panama².

Le miracle relève donc de la normalité et, si exceptionnel qu'il soit, ne transgresse en rien les lois naturelles :

L'immutabilité divine n'en est point compromise. Dieu ne revient pas sur ses décisions éternelles par ces interventions, car en posant les lois générales, il a réglé en même temps toutes les exceptions qu'elles devraient subir dans le cours des siècles. [...] Le miracle ne fait que suspendre ou modifier accidentellement un effet particulier de ces lois³.

S'inscrivant dans le dessein divin, il ne heurte pas davantage les données doctrinales ni la croyance des fidèles que la raison. Par son caractère gratuit, il n'oblige pas la foi, mais sollicite une adhésion du cœur :

Le miracle est un prodige religieux, exprimant dans l'ordre cosmique (l'homme et son univers) une intervention spéciale

1. Henry Leenhardt, « Miracle », art. cit., p. 169.

2. M^{gr} Albert Farges, *Dieu, l'âme immortelle et la religion naturelle*, Paris, 1911, p. 118-119.

3. *Ibid.*

et gratuite de Dieu, qui adresse aux hommes un signe de la présence dans le monde de sa parole de salut¹.

Cependant les plus grands miracles du christianisme – qui en ont le moins l'apparence et ne sont jamais appelés ainsi – rejoignent le mystère, par exemple l'incarnation du Verbe :

Un miracle surprenant dans le ciel fut la couche nuptiale de la Vierge enfantant le Fils de Dieu ; un miracle surprenant dans le ciel fut le seigneur des anges devenu le fils de la Vierge².

Miracles cachés aux yeux des hommes, ils engagent la foi : ainsi la prière, la grâce, la création, la rédemption, autant de signes invisibles (ou devenus tels) mais bien réels de l'action et de la présence divines dans le monde.

LE MIRACLE AVANT LE MIRACLE

À première vue, le miracle est presque aussi vieux que l'humanité. Quelles que soient les religions et les aires géographiques, l'homme a toujours été confronté au désir de dépasser les limites de son univers et de trouver, à défaut d'une explication, une justification à ce qui échappait à sa perception et à sa réflexion immédiates. Telle est, avec l'éclosion du sentiment religieux, la raison d'être des mythes et, dans leur sillage, de prodiges qui d'une part les illustrent, et de l'autre leur assurent un ancrage dans la réalité par un jeu de correspondances entre le

1. René Latourelle, « Miracle (généralités) », in Patrick Sbalchiero (dir.), *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Paris, Fayard, 2002, p. 531.

2. Saint Épiphane (IV^e siècle), *Oratio de laudibus de Sancta Maria Deipara*.

monde d'ici-bas et un autre monde, que ce soit celui d'outre-tombe ou celui des divinités. Progressivement s'est fait jour la distinction entre les prodiges survenant en contexte profane et ceux qui relevaient de l'ordre du sacré, puis dans ces derniers entre ceux qui ressortissaient au merveilleux, au légendaire, au mythique, et ceux qui avaient un caractère plus strictement religieux, voire divin. Dans les religions de la Grèce classique et de Rome, la distinction était déjà nette, quoique dans la pratique les frontières restassent floues entre magie, superstition, mythe et religion, cette dernière s'exprimant presque exclusivement sous sa forme cultuelle. Avec l'apparition des monothéismes, notamment du christianisme, s'opère non sans mal ni balbutiements la distinction entre le miracle et les autres prodiges :

La conscience religieuse [...] appelle miracles l'apparition d'événements que ne comportait pas la marche normale des choses et qui manifestent par conséquent une intervention de Dieu¹.

L'intervention divine est le cachet spécifique du miracle, dans le sens strictement religieux du terme. Ce sens est apparu assez tard (pas avant le X^e siècle), ce qui n'exclut pas que le miracle religieux existât précédemment, mais souvent on l'appelait autrement – « grâce », « merveille » –, ou bien on nommait « miracle » tout prodige échappant à la compréhension humaine, voire tout phénomène exceptionnel. Le chemin du prodige au miracle est long et complexe, quelques précisions permettront de mieux le baliser : il ne s'agit pas d'en exposer une histoire exhaustive – plus exactement du passage du merveilleux au miraculeux –, mais simplement de proposer quelques repères soulignant la différence entre les deux ordres de faits.

1. Henry Leenhardt, « Miracle », art. cit., p. 167.

Sources curatives et pierres sacrées

De tout temps l'eau a été associée à la vie, et dès l'époque paléolithique existaient des sources renommées pour leurs vertus curatives, près desquelles se concentra l'habitat humain. Au fur et à mesure que s'élaboraient les panthéons religieux, le pouvoir guérisseur de ces eaux fut attribué à des entités surnaturelles, tels les faunes, sylphes et autres naïades, qui peuplaient rocailles et sous-bois. Des cultes païens furent institués, signalés aujourd'hui par la découverte d'ex-voto. En France, des ex-voto de l'époque néolithique ont été retrouvés près de la fontaine de Saint-Sauveur, en forêt de Compiègne, et de la source thermale de Grisy, sur la commune de Saint-Symphorien-de-Marmagne. Un autre de ces lieux sacrés était le site de Soultz-les-Bains, en Alsace, dont les eaux salines, iodurées et bromurées, sont encore réputées pour leur efficacité dans le soulagement sinon la guérison des douleurs arthritiques. On ne parlait pas alors de miracles – le terme n'avait aucun sens –, mais tout bonnement de guérisons merveilleuses. Tout en leur attribuant un caractère surnaturel, on était bien en peine de définir celui-ci, aussi le christianisme eut-il beau jeu de récupérer les sites afin de leur conférer une signification plus orthodoxe : très tôt, les pasteurs chrétiens s'appliquèrent à éradiquer les cultes liés à des lieux sacrés du paganisme. L'un des premiers à les combattre fut, au V^e siècle, saint Cyrille de Jérusalem. Ses efforts ne connurent toutefois guère de succès, car en 1227 le concile de Trèves dénonçait encore les superstitions attachées aux sources curatives.

Le plus sûr moyen de supprimer ces déviations du sentiment religieux consistait à christianiser les hauts lieux du paganisme au lieu de les détruire, ce qui a donné naissance à d'innombrables sources ou fontaines saintes, souvent flanquées d'une chapelle votive. Ainsi, dès le IV^e siècle, les sources de Soultz-les-Bains furent placées sous le patronage de saint Amand, premier évêque de Strasbourg, à qui on

dédia deux chapelles. Cela permit à Melchior Selitzius, médecin strasbourgeois, de signaler en 1647 les vertus thérapeutiques des eaux... et aux pieux fidèles de les attribuer à l'intercession du saint tutélaire. À Lilibelo, en Sicile, le culte grec de la Sibylle se substitua à un culte plus ancien et fut à son tour supplanté par la dévotion à saint Jean-Baptiste, qui hérita des propriétés curatives de la source locale, dont il métamorphosa l'onde en eau miraculeuse. Parfois, la christianisation des lieux païens se fit grâce à quelque intervention surnaturelle accompagnée d'un miracle : au XII^e siècle, la Vierge apparut à une pastourelle sourde-muette de Crespano, près de Trévis, en Italie ; se montrant au bord d'un torrent dévolu jadis au culte de nymphes appelées *Guane* (du latin *aquanae*, « aquatiques »), elle en bénit les eaux pour faire boire la voyante afin de la guérir. Ce miracle est à l'origine du sanctuaire de la Madone del Covolo, toujours fréquenté.

De même, les pierres sacrées ont été dès la plus haute antiquité associées à la guérison de la stérilité : les éléments naturels symbolisant le mieux la force génératrice de la terre mère étaient les pierres, notamment celles qui évoquaient le sexe masculin. Dans toutes les civilisations, ces pierres phalliques firent l'objet d'un culte, on leur offrait des libations, on les oignait de graisse, d'huile, de vin. En Inde, on croyait jadis que certains menhirs renfermaient les esprits d'enfants appelés à naître, aussi les femmes stériles les escaladaient-elles après avoir déposé à leur pied des offrandes rituelles. D'autres pierres étaient réputées se reproduire d'elles-mêmes, si bien qu'on leur attribuait de mystérieux pouvoirs de fécondité. Dans l'île de Kai, en Indonésie, les femmes qui voulaient des enfants enduisaient de graisse une pierre dressée, et il existe dans le désert australien un dolmen appelé Erathipa, vénéré par les tribus aborigènes car il est censé abriter les âmes d'enfants à venir, qui attendent le passage de femmes pour s'insinuer en elles ; aussi, les mères qui, ne voulant plus enfanter, doivent néanmoins passer près d'Erathipa

feignent-elles d'être vieilles, elles marchent courbées en s'aidant d'un bâton.

De semblables pratiques ne sont pas réservées aux temps antiques ou aux civilisations premières. Dans nombre de pays existe encore la coutume, pour les nouveaux mariés, de sauter par-dessus le seuil – pierre de passage symbolique – de l'église ou de la maison afin de s'assurer une union féconde, et on ne compte plus en France les pierres qui favoriseraient la grossesse des femmes ou même les guériraient de la stérilité. À Locronan, dans le Finistère, la Jument de pierre (*Ar Gazeg ven*), appelée encore « chaise de Ronan », est une pierre druidique passant pour accorder la maternité : c'est un rocher qui comporte une cavité allongée au bord relevé de chaque côté, figurant une vulve géante. Il était d'usage pour la femme qui voulait des enfants de s'y étendre trois nuits d'affilée. Aujourd'hui encore, le circuit du pardon de la Grande Troménie, qui a lieu tous les six ans, fait une halte à la chaise de Ronan (la pierre païenne a été christianisée par le patronage du saint local), et les femmes en mal d'enfant en profitent pour s'y appuyer discrètement, ou même s'y asseoir. À Saint-Priest-la-Feuille, dans la Creuse, c'est le dolmen de Cressat, situé à quelque distance de la localité, qui est censé rendre les femmes fécondes, il leur suffit de se tenir dessous durant quelques instants.

Les cures attribuées à ces pierres, comme les guérisons opérées par l'eau de certaines sources et fontaines saintes, conservent encore dans l'imaginaire collectif un statut à part, à mi-chemin entre miracle et exaucement magique d'un vœu, entre religion et superstition.

Le dieu guérisseur Asclépios

Dans la Grèce antique, Asclépios est le dieu médecin vénéré à Épidaure. Fils d'Apollon, divinité solaire, et de la nymphe Koronis, une déesse lunaire, il est « celui qui, sortant de la nuit lunaire, c'est-à-dire de l'*inconscient-mère*, par-

vient à la lumière solaire du *conscient-père*. Il fait ainsi émerger, chez le malade, la solution de sa propre maladie¹ ».

Partant de ce postulat, le psychologue Armando Pavese développe la théorie selon laquelle les guérisons prodigieuses d'Épidaure, qui se produisent à l'occasion d'un songe libérateur et révélateur dans lequel intervient le dieu, et qui regardent diverses pathologies (paralysie, cécité, surdité, épilepsie), sont le fruit d'un effet placebo résultant de la suggestion exercée par les prêtres du sanctuaire : ceux-ci conditionnent les malades en exaltant les cures miraculeuses opérées par le dieu, en leur montrant les ex-voto déposés par les sujets guéris, en jouant aussi sur l'imaginaire engendré par la figure du serpent, emblème d'Asclépios. Simple question d'ambiance, donc. De fait, le serpent intervient presque toujours dans les songes thérapeutiques des malades, et même à l'état de veille, comme en témoignent les inscriptions retrouvées sur place :

Une femme du nom d'Agamède est venue de l'île de Kéos et s'est endormie dans le temple. Elle était stérile. Elle a rêvé qu'un serpent se lovait sur son ventre et, par la suite, elle a eu cinq enfants.

Ou encore :

Une jeune fille muette courait dans le bois sacré. Elle vit soudain un serpent qui se laissait glisser au bas d'un arbre. Effrayée, elle appelle sa mère et son père, puis s'enfuit, désormais guérie.

Parfois, c'est le dieu lui-même qui se déplace :

Il eut en songe cette vision : il lui parut que le dieu s'approchait de lui, que de ses doigts il lui ouvrait les yeux,

1. Armando Pavese, *Guarigioni miracolose in tutte le religioni*, Casale Monferrato, Edizioni Piemme, 2005, p. 70.

et que lui même commençait à voir les arbres du sanctuaire. Quand le jour pointa, il voyait parfaitement¹.

Les miracles d'Épidaure – qui ne sont jamais désignés comme tels – rejoignent ainsi la définition que donne Marc Oraison, prêtre et psychanalyste, du miracle chrétien :

En toute honnêteté, je crois pouvoir dire que dans tout cas de miracle qui se produit à Lourdes, ou à Fatima, ou à Pontmain, ou même dans d'autres lieux de pèlerinage non reconnus et acceptés par l'Église, il s'agit toujours d'un mécanisme psychosomatique que l'on peut plus ou moins élucider à condition de faire une étude approfondie du sujet dans cette perspective².

Au fil des siècles s'est fait jour, autour des guérisons d'Épidaure, un genre littéraire laissant la part belle à l'exagération et à la quête du merveilleux, comme en témoigne cette inscription sur une stèle :

Cleo est restée enceinte durant cinq années. Comme sa grossesse se prolongeait depuis cinq ans, Cleo se rendit en suppliante auprès du dieu et dormit dans le sanctuaire. Quand elle sortit du temple, elle mit au monde un garçon qui, à peine né, alla se laver à la source et revint gambader auprès de sa mère.

Hormis ces « témoignages » destinés à impressionner les pèlerins et à créer une ambiance, les récits de guérisons d'Épidaure souffrent de ce que n'est pas précisé le diagnostic des maux qui affectaient les pèlerins, diagnostic difficile à établir à l'époque et dont on se souciait fort

1. Pausanias, *Description de la Grèce*, IV, 12, 121 – à partir du IV^e siècle av. J.-C., les guérisons étaient systématiquement notées sur des stèles votives, pour l'édification des pèlerins.

2. Marc Oraison, « Le point de vue du médecin psychiatre clinicien sur les apparitions », in *Vraies et Fausses Apparitions dans l'Église* (coll.), Paris, Lethielleux, 1973, p. 136.

TABLE

Le sous-marin <i>Pacocha</i>	207
Le tableau éclair	212
Les miracles de sainte Gianna	217
Qui est Gianna Beretta Molla ?	218
Le miracle pour la béatification	221
Le miracle pour la canonisation	222
CHAPITRE VI. Les miracles de la Vierge	226
La Vierge qui guérit	228
Apparitions et miracles en Italie	229
Les événements de Querrien (1652)	231
Les faits d'Akita (1973-1982)	233
La Vierge aux miracles	238
La guérison d'Estelle	239
La danse du soleil à Fatima	244
Miracles à Medjugorje ?	248
Celle qui pleure	253
Le prodige de Syracuse	256
Le cas de Civitavecchia	259
Trop de pleurs	263
CHAPITRE VII. Les miracles de Lourdes	267
Guérison et miracle	270
Le Bureau des constatations médicales	272
Le retour du miracle	274
Le Comité médical international de Lourdes ...	278
Trois cas exemplaires	282
Francis Pascal (1938/1949)	282
Jeanne Fretel (1948/1950)	284
Vittorio Micheli (1963/1976)	288
CONCLUSION. En quête du signe	293

